



LIKES-TU ?

JOURNAL DU LYCEE ALEXANDRE RIBOT, N°19

GRATUIT

JUIN 2019

FIGRA

Festival International du Grand Reportage d'Actualité et du documentaire de société

PAYS DE
Saint-Omer

FIGRA LES ÉCRANS DE LA RÉALITÉ

PROJECTIONS - EXPO PHOTOS
DÉBATS - RENCONTRES

13 > 17 MARS 2019
SAINT-OMER

CINÉMA OCINÉ &
THÉÂTRE LE MOULIN À CAFÉ

OUVERT
AU PUBLIC



Édition 2019

L'EQUIPE DE LIKES-TU ?

Les illustrateurs :

Céline ASLAH
Samuel DIERS
Juline DARQUES
Sonia BELVERGE

Les rédacteurs :

Juline DARQUES
Chloé ROLLAND
Louise TOURNEUR
Samuel DIERS
Sarah MILAMON
Cassandre TANFIN

Rédacteurs en Chef :

Ethan SEGOND
Louise TOURNEUR

Mise en page :

Samuel DIERS

En charge de la communication :

Samuel DIERS
Claire LEROY

Directrices de publication :

Madame VERDIER
Madame AERNOUDTS

Du 13 au 17 mars, le Festival International du Grand Reportage d'Actualité s'est déroulé à Saint-Omer pour la deuxième fois consécutive. Nos journalistes ont eu la chance, grâce au CLEMI de Lille, d'assister à la projection de plus de 15 reportages et le privilège de se rendre à la cérémonie de clôture.

Nos conclusions suite à cet événement journalistique sont unanimes : nous ne ressortirons pas indemnes. L'émotion, l'humain, le vivant, qui étaient au cœur des reportages auxquels nous avons eu accès exceptionnellement, nous ont amené à regarder le monde d'une autre façon, de l'appréhender sous d'autres coutures, en bref, cela nous a permis de mener des réflexions et d'en tirer des leçons.

Une seule envie : partager nos expériences avec nos lecteurs et leur permettre de lire ce que nous avons vu.

Bonne lecture !!!



SOMMAIRE

- Être jury jeunes, c'est fort en émotions P3
- Le Tour des écoles en 52min P4
- Profs en première ligne P4
- Faut-t-il arrêter de manger les animaux P5
- La Grande Histoire des féministes P5
- Enfance abusée P6
- Malawi P6
- Daraya P7
- Saidnaya P7
- Freeman P8

MERCI À LA MDL
pour le financement



Le centre pour l'éducation
aux médias et à l'information

MERCI AU
CLEMI pour le
financement



LES COULISSES : ETRE JURY JEUNES

Il est encore tôt le matin. J'arrive deuxième dans le cinéma, une jeune fille est déjà présente. Chacun des 9 jeunes ont dû comme moi écrire une lettre de motivation pour assister au FIGRA en tant que jury jeunes. Pendant 4 jours nous visionnerons des reportages de la catégorie internationale + de 40 minutes afin de choisir celui qui sera diffusé aux lycéens de la région.

Un garçon, puis une nouvelle fille et enfin la totalité du jury jeunes arrivent. Des éclats de rire commencent à fuser et une complicité de groupe s'installe. Le jury est scellé. Dès notre arrivée, nous nous dirigeons vers la salle VIP. Là-bas, nos accréditations et nos sacs nous sont remis. Après notre première projection, la frustration se fait sentir. En effet, l'article 2 de nos devoirs nous empêche de discuter de nos opinions en dehors des délibérations. Une liste de critères nous est remise, complexe et précise, que nous remplissons silencieusement. C'est là l'intérêt de notre rôle : nous jugeons tels des professionnels.

Notre seconde journée se déroule de manière similaire, excepté le fait que nous nous connaissons beaucoup mieux. Nous regardons deux films le matin, puis l'après-midi nous enchaînons avec trois reportages. Cette fois, chaque jury est réuni dans une salle avec des collations et nous sélectionnons notre reportage préféré. Un président de jury et un secrétaire sont nommés. Un procès-verbal est dressé à partir de notre jugement et nous débattons à propos de nos coups de cœur. Le jeudi, nous avons été unanimement émus par un reportage. En cela, les moments de pause entre chaque projection sont nécessaires pour évacuer la boule émotionnelle qui nous enserre. Ces moments sont aussi l'occasion de nous lier et d'apprendre à nous connaître. Les soirées à l'hôtel permettent de nous échapper, retrouver aussi notre quotidien.

Émotionnellement, la journée la plus complexe est celle du samedi, la dernière. Nous ne devons regarder que deux reportages. Le premier le matin passe en délibération juste après sa projection. Le résultat est toujours aussi unanime. L'après-midi, nous visionnons le second reportage. Notre cœur se serre, nos larmes coulent et des pleurs se font entendre dans la salle. Il est réel. Il est atroce. Il est dur. Un silence inhabituel règne entre nous. La radio veut nous interroger, « non, ils viennent de vivre une expérience très dure, je ne pense pas qu'ils puissent » répond notre accompagnatrice. Finalement, trois d'entre nous se lèvent et parlent à la radio. Notre émotion amplifie notre révolte : nous avons affronté une réalité, nous avons eu mal mais nous sommes jury jeunes et nous assumons notre rôle.

La grande question après ce reportage a été l'objet du message que nous voulions porter : la révolte ou l'espoir ? La question a été difficile mais il s'est avéré que personne n'est prêt à voir le reportage que nous avons vu le matin. Finalement, le résultat a été unanime : la jeunesse a désespérément besoin d'espoir.

Juline DARQUES



Le Jury Jeune au complet © Juline DARQUES

LE TOUR DES ECOLES EN 52MIN

Et si une autre forme d'école existait ? À quoi ressemblerait-elle ? Voilà le sujet au cœur du documentaire « *Demain l'école – Les innovations dans le monde* » de Frédéric Castaignède. Pendant presque une heure, nous voilà emportés dans un voyage à travers les systèmes scolaires... du meilleur au pire.

L'école infernale

Notre première halte est à Singapour où nous découvrons l'importance presque malade accordée à l'école. En effet, pour les parents comme les enfants, l'idée d'échec ne semble tout simplement pas envisageable et le taux de pression est énorme. Et pour cause ! Les examens pour entrer dans les grandes écoles sont extrêmement difficiles. Pour augmenter leurs chances de réussite, les élèves assistent presque tous à des cours du soir qui leur rajoutent davantage de travail, empiétant bien souvent sur leur temps de sommeil. De plus, ces cours supplémentaires entraînent une augmentation de leurs notes, mais cela pousse le niveau des examens à augmenter également ; créant un cercle vicieux... qui régulièrement entraîne une fin tragique...

Du spleen à l'idéal

Il existe cependant des systèmes beaucoup plus respectueux des enfants, et celui qui nous a le plus tenté est de loin celui de la Finlande ! Leur politique est centrée sur l'épanouissement des élèves ; aussi l'architecture de l'école, les temps de récréation, les cours... tout est pensé pour fa-

voriser leur environnement. La population finlandaise étant faible, les effectifs des classes sont faibles, les enseignants peuvent accorder du temps à chaque élève et une nouvelle discipline a émergé : le cours de « nous ». Le professeur et les enfants s'installent tous ensemble pour parler d'eux, s'aident en cas de problème et développent leur compassion. Ce système plaît beaucoup aux élèves, ils peuvent appeler le professeur par son prénom ce qui crée un lien entre eux et il y a peu de devoirs pour leur permettre de se reposer et d'avoir d'autres activités. Ce système intrigue beaucoup les autres pays qui cherchent à le dupliquer.

D'autres systèmes ?

Il existe encore beaucoup d'autres systèmes comme la Khan Academy reposant sur des capsules vidéos. Ou encore Alt School, une société qui permet de créer une playlist de leçon adaptée à chaque élève, pour que celui-ci avance à son rythme. Aux États-Unis, dans la Silicon Valley, les Waldorf School mettent l'accent sur l'art et les travaux manuels. On trouve en France cette fois le principe de l'école inversée : les élèves prennent connaissance du cours chez eux et font leurs exercices en classe avec l'aide du professeur.

De retour en France, notre voyage touche alors à sa fin. Celui-ci nous aura montré qu'il existe une multitude de systèmes scolaires très différents ; et peut-être nous inspirera pour améliorer notre propre système.

Cassandra TANFIN

PROFS EN PREMIERE LIGNE

« *Enseigner peut-il encore être une vocation ?* » Voilà la question que pose Karine, Thomas, Céline, David, Emmanuelle et tant d'autres professeurs. Ils exercent dans des lycées, des écoles primaires, des écoles maternelles, dans des collèges... dans des zones plus ou moins sensibles. Tous ont cette question au bout des lèvres.

Une profession en souffrance

Bien que professeur soit le métier qu'ils voulaient faire depuis longtemps, cette passion commence à avoir un goût amer. Pour certains, l'amour du métier leur permet de continuer, mais certains ont dû arrêter tellement ils sont à bout, ou alors d'autres tiennent parce qu'ils sont en colère contre le système. Ils se sentent de moins en moins soutenus par l'Éducation nationale mais ils ne peuvent pas céder. Ils se sentent investis d'une mission : instruire les enfants pour leur permettre de faire de belles études et décrocher le métier de leurs rêves. Malheureusement,

beaucoup d'entre eux considèrent que le système ne permet pas aux élèves de travailler dans de bonnes conditions et qu'ils ne reçoivent pas toutes les « armes » requises pour affronter le monde du travail.

Un message pour alerter

« Profs en première ligne » fait état d'une profession en souffrance et veut alerter le ministère face à ce sentiment d'abandon de plus en plus fréquent chez les professeurs. Ce documentaire veut faire aussi passer un message aux élèves : ce n'est pas pour se faire plaisir que les professeurs donnent des punitions ou des mauvaises notes. Au contraire, ils veulent que leurs élèves réussissent et puissent avoir l'occasion de faire un métier dans lequel ils seront épanouis. Il ne faut pas oublier que ce sont les professeurs qui transmettent les connaissances et que ce sont eux qui sont en première ligne face aux élèves.

Louise TOURNEUR

FAUT-IL ARRÊTER DE MANGER LES ANIMAUX

Dans le monde, aux alentours de 2050, la population mondiale sera multipliée par deux. En prime de ces 15 milliards d'Hommes, une demi-Terre consommée en plus. Si ces chiffres vous donnent le vertige, alors préparez-vous car ce qui sera dit vous fera regretter vos choix :

Le reportage de Benoît Bringer est : « *L'histoire d'une quête personnelle et universelle : est-il toujours possible de manger des animaux en respectant leur bien-être, la planète et notre santé ?* » (Source : programme FIGRA) .

Ce que le journaliste révèle dans son reportage est une surconsommation à bas prix. En effet depuis l'après-guerre, le budget d'un ménage a été réduit de 30%, nous avons décidé de manger plus et pour moins cher. Les producteurs de nos jours sont devenus commerçants avant tout, et pour cause. Actuellement nous mangeons au moins une viande par repas ce qui a fait augmenter l'offre et la demande.

Ce reportage ne s'arrête pas là, il montre les points négatifs et une alternative à cette production.

Prenons le cas qui est utilisé le plus couramment, le "poulet". En France, plus de 80% des élevages sont de terre battue, c'est-à-dire que les volailles sont toutes élevées à même le sol dans des hangars, soit 676.000.000 par an. Leurs instincts naturels ne sont

pas pris en compte, l'eau et la nourriture ne sont souvent pas accessibles pour les plus éloignés. Beaucoup finissent par passer l'arme à gauche.



Une méthode alternative ? Bien-sûr !

Un gérant américain a compris les instincts de ces petits volatiles et a créé un espace plein air avec tout ce dont la poule aura besoin pour pondre et vivre sa vie de poule. . Cet élevage est respectueux envers les animaux et tout est bien qui finit bien. Enfin... si et seulement si tous les éleveurs avaient les mêmes préoccupations.

Je ne fais qu'effleurer le sujet, il y a d'autres exemples traités et je pourrais prendre mon temps et vous en dire plus mais malheureusement il me faudrait toute une édition. Pour ma part, je prendrai l'initiative de réduire ma consommation de viande, si tout le monde faisait au moins ceci, la consommation de la planète ralentirait et cela nous donnerait un peu de temps afin

de rattraper les erreurs du passé. Manger sainement est bien mais manger raisonné est mieux.

Samuel DIERS

LA GRANDE HISTOIRE DES FÉMINISTES

« On ne naît pas femme, on le devient... » Cette phrase, issue du livre *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, résume parfaitement l'engagement des féministes qui veulent faire évoluer la place de la femme au sein de la société, et la façon dont elle est perçue.

Des femmes remarquables

Que ce soit Simone Veil, Louise Weiss, Simone de Beauvoir, Giselle Halimi, Antoinette Fouque ou toutes celles dont l'histoire n'a pas retenu le nom..., elles se sont battues pour donner aux femmes une « importance » égale à celles des hommes. Le film « *La grande histoire des féministes* », deuxième volet, de Mathilde Demoisel, retrace parfaitement, par les images d'archives et par les témoignages des féministes elles-mêmes, leur parcours entre 1918 et 1981.

Armées de beaucoup de courage, elles ont réussi à imposer leurs idées aux hommes dans un contexte socio-économique qui n'était pas vraiment en leur faveur (inégalité au travail). Car être une femme, à cette époque, ce n'était pas très facile, avec tous les préjugés de la société, notamment la sexualité qui est un sujet tabou (l'avortement) et divise profondément la France .

De nombreux combats

Ce film met aussi en lumière tous les combats qu'elles ont dû mener pour l'évolution des idéologies . Elles ont dû

- ⇒ sortir dans les rues : M.L.F (mouvement de libération des femmes),
- ⇒ signer des traités : traité des 343 femmes en faveur de l'avortement
- ⇒ gagner des procès : procès de Bobigny

Leur investissement a contribué à obtenir le droit de vote, l'autorité parentale, la légalisation et l'accès aux soins nécessaires pour avorter...

...toujours actuels

Le film rappelle également que malgré les acquis, de nombreuses femmes sont encore victimes de harcèlement sexuel (Mouvement Me Too), de violences conjugales, de sexisme et insiste aussi l'importance du respect envers son prochain.

Louise TOURNEUR

ENFANCE ABUSEE

Des adultes racontent leur souvenirs, mais pas des souvenirs joyeux. Les pires souvenirs d'enfance que l'on puisse raconter. Chacun leur tour, ils témoignent des violences qu'ils ont subies, mais pas de n'importe quelles violences, les pires qu'il puisse exister: les violences sexuelles également appelées viol. Ils avaient entre 5 et 12 ans lorsqu'ils ont été victimes de leur premier viol. Car, oui nous parlons de premier car pour eux, ce fut le début d'une longue période de violences sexuelles. Des violences qui se sont poursuivies jusqu'à leur majorité et parfois au-delà de celle-ci. Leurs agresseurs sont des gens, que l'on croit sans histoire, père de famille, ami proche, membre de la famille, frère, sœur ou bien encore père ou mère. Des personnes que l'on croyait saines dans notre entourage et pourtant, celles-ci deviennent le pire cauchemar des victimes. Réduites au silence pendant des années, elles se livrent enfin sur tous les maux qu'elles ont vécus et surtout qu'elles ont subi. Elles ont été contraintes au silence à la fois par peur de faire exploser leurs familles mais



aussi du regard qui sera porté sur elles. Les victimes disent exprimer des regrets, des regrets de n'avoir rien dit, d'avoir vécu cet enfer seul pendant des années, mais elles disent également exprimer enfin un soulagement et une libération car parler maintenant les libère d'un poids. Une des victimes qui témoigne dit que pendant des années, elle ne se souvenait plus de ces moments, car elle a tout fait pour les oublier à tel point qu'elle est entrée dans une phase de déni. C'est lors des rendez-vous chez son psychologue, qu'elle se remémore tout cela et qu'enfin elle arrive à mettre des mots sur tout ce qui lui arrive dans sa vie. Le film a pour but de libérer la parole des victimes et qu'enfin elles puissent retrouver une vie, même si tout cela restera gravé en eux, ces mots posés sont apaisants pour eux car enfin les victimes voient qu'elles peuvent être soutenues.

Chloé ROLLAND

MALAWI

Trouvez-vous cela normal, qu'au 21^e siècle des fillettes se fassent violer par principe culturel ? Non cela n'est pas normal et pourtant cela existe encore au Malawi mais également dans d'autres pays majoritairement africains.

Le Malawi est un petit pays du sud-est de l'Afrique. Là-bas les filles ayant leurs premières menstruations doivent subir un rite d'initiation, on leur apprend « ce qu'une femme doit savoir pour faire plaisir à son mari ». Mais ces fillettes n'ont pour la plupart qu'une douzaine d'années !

Après avoir suivi des cours théoriques, vient le moment de la pratique, on leur apprend des danses, puis elles sont remises entre les mains des hyènes. Les hyènes ce sont des hommes payés par les familles pour avoir des relations sexuelles avec les jeunes filles. Parfois, souvent même, ces hommes ont l'âge d'être leur père. Les Hyènes ne se cachent pas et assument pleinement leur rôle, ils ne cachent même pas le fait que parfois ils ont le sida ou diverses MST/ IST et continuent leurs activités comme-ci tout cela était normal.

Les matriarches des tribus essayent tant bien que mal d'arrêter ces rites de passage pourtant très ancrés dans les commu-

nautés, elles mettent des amendes aux communautés pratiquant encore ces rites. Pourtant rien n'y fait, même si il y a une réduction du nombre d'initiations, beaucoup trop de fillettes les subissent encore. Ces rites sont vus par les familles comme une purification avant de pouvoir donner la vie. Sauf que lors de ce premier rapport de nombreuses filles tombent enceintes car il n'y a pas de protection. Parfois cela va beaucoup plus loin que les initiations, elles sont ensuite excisées, pour que l'acte sexuel ne soit en rien un plaisir, mais une contrainte pour donner la vie. Les jeunes filles souffrent de cela et pourtant elles n'osent pas refuser cette pratique. Pour les matriarches la seule chose qui pourrait les sauver, c'est l'éducation !

Chloé ROLLAND

DARAYA

Mort, désolation, désespoir, peur, guerre, combat, ces mots ils n'en veulent pas, ils préfèrent la vie, l'espoir, l'amitié, l'amour, le courage, tous ces mots qui réconfortent et qui permettent de tenir le coup. Dans la petite ville syrienne de Daraya, située à sept kilomètres de Damas vivent Ahmad, Shadi, Hussam et Omar. Ils refusent de quitter leur ville, même si Bachar al-Assad s'est juré de les enterrer vivants et d'ensevelir leur ville et leurs espoirs, ils résistent face aux bombes, au chaos. Face à toute cette violence, face à ces armes de destruction massive, ils ont décidé de riposter, mais à leur manière, grâce à **une arme d'instruction massive** : grâce aux livres.

Pendant les quatre années du blocus de Daraya, Ahmad, Shadi, Hussam et Omar ont exhumé des milliers de livres ensevelis sous les décombres de la ville, les ont rassemblés et ont créé une bibliothèque secrète, calfeutrée dans un sous-sol : une forteresse de papier. Pourquoi entreprendre un tel projet ? Pourquoi risquer sa vie chaque jour pour



Extrait du reportage

récupérer des livres ? La raison est simple : continuer à vivre, montrer à l'ennemi que jamais il n'aura raison de nous.

Mais nos quatre amis ne se sont pas contentés de cela, ils ont décidé qu'il fallait également que le monde sache ce qui se passait à Daraya. Ainsi, Shady et ses amis ont entrepris de filmer, de photographier, leurs vies, les décombres de la ville, les instants de joie comme ceux de tristesse, tout montrer, la vie comme la mort, sans filtre : la réalité ! Cette folle entreprise, cette lueur d'espoir dans le ciel sombre de la guerre civile a permis à la population toujours sur place de tenir, de vivre plutôt que de simplement survivre. Le rêve de Daraya, certains l'ont payé de leur vie, quand d'autres ont, grâce à cela été sauvés, mais de cette magnifique initiative il faut retenir une chose : les roses fleurissent aussi sous les bombes.

Car les roses fleurissent aussi sous les bombes.

Sarah MILAMON

SAIDNAYA

Saidnaya, charmante ville de 25 000 habitants, située au nord de Damas n'est malheureusement pas connue pour sa cuisine ou encore pour ses paysages. Saidnaya est connue pour abriter l'enfer sur terre : la pire prison du régime de Bachar al-Assad. Cependant, ce lieu ne peut être considéré comme une simple prison, car ce n'est pas un lieu où l'on enferme les criminels qui ont été jugés, non, Saidnaya ce n'est pas cela. Saidnaya est un camp de la mort, un abattoir, une incursion au plus profond de l'horreur, de la cruauté et d'atrocités sans noms. Voilà ce qu'est la pire prison du régime de Bachar al-Assad : une situation innommable. Depuis 2011, plus de 13 000 personnes ont été tuées dans des conditions atroces, des dizaines de milliers d'autres ont été torturées.

A Saidnaya, les détenus sont battus à peine la porte franchie, les tortionnaires appellent cela la « cérémonie de bienvenue », certains détenus ont été libérés, ce qui leur a permis de livrer leurs témoignages, mais aussi ceux de leurs camarades d'infortune, qui eux, n'ont pas réussi à échapper à ce monstre carcéral.

« Pour commencer, ils nous ont tous déshabillés, et ils nous ont fouillés partout, ensuite, ils nous ont demandés de nous allonger par terre, l'un après l'autre. Puis 3 ou 4 soldats s'acharnaient sur chaque personne, ils nous don-

naient des coups de matraque, des coups de bâton, et surtout, ils nous frappaient avec des gros morceaux de pneus de camions ; ils utilisent souvent ça à Saidnaya. Les geôliers ne s'arrêtent que quand la personne devient une masse de sang. S'ils estiment qu'il n'y a pas assez de sang, ils continuent. » Mais quels crimes ces hommes ont-ils bien pu commettre pour mériter pareil châtiment ? Un second témoignage nous éclaire sur cette question : « Saidnaya... Saidnaya... Cet horrible nom. J'aurais préféré qu'ils me tuent, plutôt que de me laisser pourrir dans ce lieu. Ce n'est pas une prison, c'est un abattoir... Tout ça pourquoi ? Parce que j'ai critiqué Assad et son régime... Je n'ai pas pris les armes, je n'ai tué personne... J'ai juste assisté à quelques manifestations... pacifiquement... Je n'ai rien fait de mal, pourtant je suis condamné à mort, je vais être pendu. » Voilà ce qu'on fait ces hommes pour mériter pareil châtiment : rien. La prison de Saidnaya nous livre ainsi ses secrets et sa raison d'être : la cruauté sans borne de l'homme.

Sarah MILAMON

FREEMEN

Comment vivre lorsqu'on est condamné à mort à 18 ans ? Comment vivre en étant enfermé depuis 25 ans ? Comment s'en sortir lorsqu'on est noir dans un état américain aussi raciste que l'Arkansas ? Pour répondre à ces questions, je vais vous raconter une histoire. L'histoire de Kenneth Reams.

Qui est Kenneth Reams ?

Kenneth est un prisonnier, un condamné à mort. Lorsqu'il avait 18 ans, il a participé à un crime : avec son ami Alford qui avait besoin de 60\$, ils ont braqué un homme... mais Alford a accidentellement tiré, tuant la victime. S'ensuivit un procès et en deux heures, même si il n'était pas l'auteur direct du crime, Kenneth a été condamné à mort. Le récit aurait pu s'achever ici, cependant Kenneth n'a pas baissé les bras ! Dans le couloir de la mort, succomber à la colère conduit inévitablement à la mort et 9 personnes sur 10 se laissent déprimer. Cependant il a su redonner un sens à sa vie, effleuré une forme de liberté... en devenant artiste. Grâce à des intermédiaires, et notamment sa femme, il réalise des expositions pour dénoncer les conditions des condamnés à mort. Reconstitution de sa cellule en miniature, sculpture d'une chaise électrique, tableaux... ses œuvres se comptent par dizaines. Et pour cause, il y a un nombre de choses à évoquer. La détention est d'une dureté extrême : les prisonniers deviennent des numéros, et doivent être punis plus encore que par leur future mort... Leur but est de les détruire psychiquement avant de les achever.

Et le film ?

Réalisé par Anne-Frédérique Widmann, « Freeman » est un film bouleversant. Il traite de tous les aspects de son histoire, « une histoire de courage, de résistance, de résilience et d'espoir » nous a affirmé sa réalisatrice. Cependant, le tournage s'est vite heurté à un obstacle de taille : la

prison a refusé qu'Anne filme le détenu. Mais celle-ci ne s'est pas démontée, elle a enregistré des heures d'appels téléphoniques avec Kenneth et a pu réaliser son film ! « Ils étaient convaincus que si je ne pouvais pas filmer ce prisonnier, je ne ferais pas le film » nous dit-elle. Et pourtant, le film a pu voir le jour et la prison continue à penser qu'il n'existe pas. D'ailleurs, rencontrer ce détenu par la voix devient finalement un énorme avantage : on se sent plus proche de lui et aucun préjugé n'est possible. Mais le reportage ne nous montre pas que cette facette de son histoire : on rencontre également sa famille et son avocat qui se battent pour sa libération ; Isabelle sa femme française qui régit ses expositions. On découvre qu'un condamné à mort est comme nous tous : il aime, pleure, rit... la relation entre Kenneth et Isabelle est très touchante, notamment lors de leur mariage dans l'enceinte de la prison. La séance s'est achevée avec un appel en direct de Kenneth dans la salle de cinéma qui a reçu tout le soutien de l'assistance et nous a beaucoup ému !

Kenneth Reams est une personne incroyable et qui ne peut que nous servir d'exemple pour nous qui, comme lui, sommes en quête du sens de la vie. « Cet homme est l'une des personnes les plus libres que j'ai jamais rencontrées » nous a déclaré Anne. Enfin, je n'ai qu'une chose à dire : ce film vous transforme et vaut vraiment le détour ! Si

vous voulez apporter votre pierre à l'édifice pour la libération de Kenneth, je vous invite vivement à aller vous inscrire sur le site « Free Kenneth Reams ». On compte sur vous !

Cassandra TANFIN

